

qui s'est étendue au loin et qui dure encore. Dans les districts protégés, cependant, où les trappeurs mettaient toute leur attention à prendre les martres, etc., les Sauvages étaient invités à épargner autant que possible le castor, qui avait perdu sa valeur, et dont la chasse avait diminué déjà très sensiblement; mais à mesure que les rivaux de la Compagnie étendirent leurs opérations à l'est, à l'ouest et au nord du fort Garry, le castor fut partout chassé avec une ardeur croissante, si bien qu'il devint impossible, surtout après les premières apparences de haussement de sa valeur, de maintenir la restriction dans les districts déjà devenus véritablement tout vifs de ce gibier. Sous ces influences réunies, la quantité totale de peaux de castors provenant de tous les territoires de la Compagnie, recommença à augmenter rapidement, à tel point que les ventes de la Compagnie, à Londres, en 1859 (107,196 peaux) s'élevèrent au double environ de celles de 1853 (55,456 peaux.) Avec la concurrence et une légère élévation des prix, etc., les ventes dans les sept années suivantes (1860-1866) atteignirent une moyenne de 119,319 peaux par année. De cette époque au transfert du pays au Canada, les ventes, furent de 172,042 castors en 1867; de 147,290 en 1868; et de 158,119 en 1869—soit en tout 477,451 peaux, ou en moyenne 159,150 peaux pendant ces trois années. Au cours des huit années suivantes (1870-1877), les prix de marché ayant un peu monté, et le pays étant ouvert à tout le monde, les ventes de Londres, quoique remarquablement bonnes encore, tombèrent au chiffre de 140,047 castors. Je n'ai pas de statistiques complètes pour les onze dernières années (1878-1888); mais je crois que, malgré l'augmentation soutenue des prix, les recettes moyennes de castors par année n'ont guère excédé cent mille peaux. Il y a toute raison de craindre que d'ici vingt ans la production de ces pelleteries estimées, au lieu d'augmenter, ne continue à décroître. Un étranger, s'il en jugeait tout de suite sur les faits relevés par moi, conclurait probablement de tout cela que la Compagnie de la baie d'Hudson perd du terrain dans les Territoires. Il n'en va pas ainsi pourtant: sa part de pelleteries apportées par les Sauvages, est encore et sera probablement toujours celle du lion: ses agents sont aussi populaires aujourd'hui qu'à aucune époque de son histoire, quoique le Sauvage soit plus difficile à diriger qu'il ne l'était autrefois. La concurrence, sans doute, est ce qui donne la vie au commerce; mais il n'est pas moins vrai qu'ici, en persistant, elle finira par tuer ou éteindre à peu près la traite des pelleteries. La colonisation aussi tend, graduellement et fatalement, à amoindrir, à resserrer l'habitat des animaux sauvages; l'arrivée des traiteurs libres dans des localités nouvelles a toujours pour effet de donner une très forte impulsion à la chasse dans les cantons qu'ils battent, et aussi, à un moindre degré, dans la région environnante. Quelques années de destruction excessive en toutes saisons amènent la dépopulation de ces localités, et spécialement la rareté des castors, que la vieille Compagnie avait la prévoyance de conserver. Tout d'abord, le produit de la chasse à outrance est fort abondant, et tout le monde en tire profit; mais après un temps, les choses changent—pour le pis. Le nombre des castors diminue graduellement, je pourrais dire rapidement. De fait, telle a été l'invariable conséquence de la traite dans tous les districts où elle s'est exercée sans restriction. Ceux des rivières des Anglais, Athabaska et la Paix, d'autres encore, ont été à peu près dégarnis de leurs plus riches animaux, et il sera bientôt ainsi des districts de la rivière Mackenzie. Je doute que la quantité totale des castors capturés dans les départements de l'ouest, du nord, du sud et de Montréal, où la Compagnie fait la traite, excède de beaucoup cette année la moitié du produit porté sur les listes de ventes de la Compagnie de la baie d'Hudson et de Lampson en 1867, 1869, 1871 et 1872.

*Martre.*—Comme je l'ai dit en parlant du castor, la fourrure fort belle de la martre a été pendant plusieurs années extrêmement estimée; c'était le principal article d'exportation; mais il y a plus de douze ans, la peau de phoque a acquis la vogue comme fourrure d'hiver, et de ce moment la martre est tombée en baisse; malgré de légères reprises de faveur, son importance a si bien diminué qu'aux ventes de 1888, à Londres, les prix moyens ont été les plus bas auxquels elle fût encore descendue depuis deux cents ans. La martre abonde dans les régions de l'Athabaska-Mackenzie, en certaines années; elle se nourrit de lapins, de souris, etc.